



MAKENZY ORCEL
L'Ombre animale

z

« Est-ce un portrait puzzle de la société haïtienne ? Sans doute, mais *l'Ombre animale* est bien plus que cela, c'est un extraordinaire souffle de vie insufflé par une morte. » Mohammed Aissaoui, *Le Figaro*

« Montant du cœur des abîmes ou des tréfonds d'une matrice, une voix s'élève. Une puissante voix de femme qui s'incarne pour devenir, libre et étourdissante, l'héroïne d'une vie qui vient juste de s'achever. » *Biblioteca Magazine*

« Oralité charnelle et références littéraires qui trahissent une curiosité universelle (Sôseki, Grisélidis Réal, Amos Oz), Makenzy Orcel, qu'il s'exprime par le vers ou la fiction, prouve avant tout qu'il est poète et l'une des jeunes voix haïtiennes contemporaines les plus singulières. » Sean J. Rose, *Livres Hebdo*

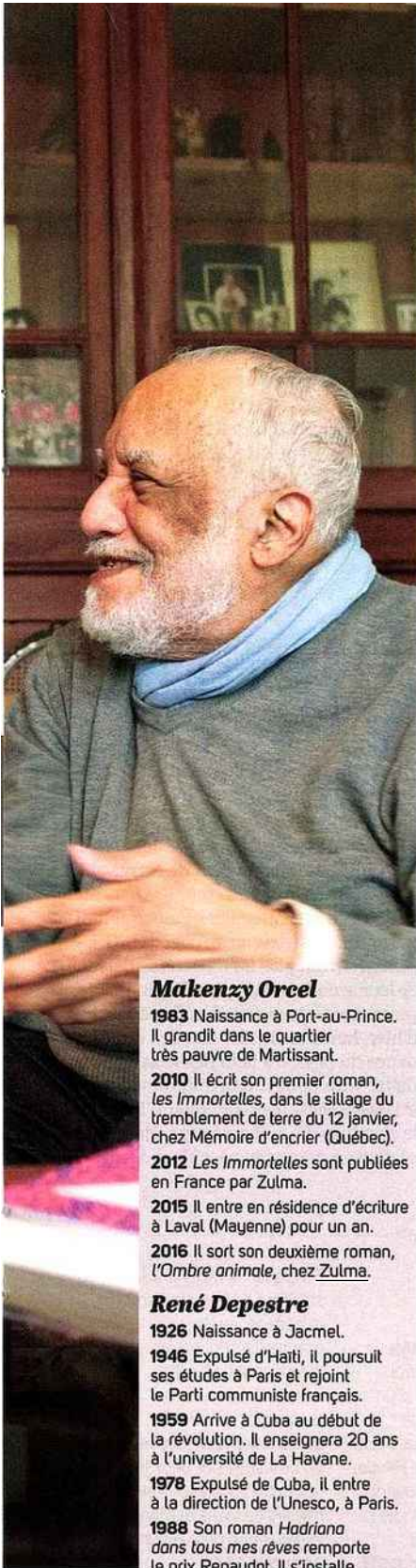
« Parmi les voix puissantes qui portent aujourd'hui la littérature haïtienne, aux côtés de ses prestigieux aînés aux noms de Laferrière, Trouillot ou Frankétienne, Makenzy Orcel fait claquer, à 33 ans, sa prose poétique, frontale et explosive. » Fabienne Lemahieu, *La Croix*



Culture

Réunis par *La Vie*, Makenzy Orcel, le jeune romancier qui monte, et René Depestre, la légende vivante de la littérature haïtienne, dialoguent en toute complicité.

HAÏTI, LA PASSION D'UNE ÎLE



MAKENZY ORCEL ET RENÉ DEPESTRE,
deux générations qui prouvent l'éternelle
vitalité de la littérature haïtienne.

livres

À bientôt 90 ans, René Depestre garde une incroyable vivacité d'esprit, une bonne humeur contagieuse et le pouvoir intact de tenir une audience suspendue à ses lèvres. Avec le jeune romancier Makenzy Orcel, admiratif, nous sommes venus le retrouver à Lézignan-Corbières, près de Narbonne, dans la maison d'artiste au péristyle enlacé de vigne vierge où il a posé ses bagages il y a 30 ans. Il n'en bouge plus, pas même pour répondre à une invitation à dîner à l'Élysée en compagnie d'une vieille connaissance, Raúl Castro. Il est pourtant loin d'être un reclus, mais ceux qui l'aiment prennent le train, pour le retrouver, lui, le poète et légende vivante du XX^e siècle. Écrivain engagé, longtemps activiste communiste, Depestre a été de toutes les révolutions, de part et d'autre du rideau de fer. Expulsé d'Haïti après l'insurrection de 1946, étudiant à la Sorbonne et militant de la décolonisation, il fut interdit de territoire français pour 25 ans... Passé à Prague, dont il sera chassé en 1952, il débarquait alors une première fois à Cuba, d'où il fut chassé par le dictateur Batista. En Amérique du Sud, il devint ensuite le secrétaire de Pablo Neruda, puis de Jorge Amado, avant de retourner en Haïti, où il refusera la collaboration avec Duvalier. Appelé par Che Guevara à Cuba, il y demeurera 20 ans, enseignant à l'université de La Havane, avant d'en être à nouveau expulsé à cause de ses critiques du régime castriste. Il rejoindra alors l'Unesco, à Paris, puis se retirera finalement dans l'Aude avec son épouse cubaine.

Son dernier roman, *Popa Singer*, est tiré d'un manuscrit refusé par Gallimard il y a 15 ans – vive blessure –, qu'il a remanié, s'offrant un nouvel élan. Il dit toute son admiration pour la jeune génération d'auteurs haïtiens à laquelle appartient

Makenzy Orcel, la trentaine auréolée de dreadlocks, auteur d'un premier roman très remarqué sur les jeunes prostituées de Port-au-Prince – *les Immortelles* – et de retour avec une saga familiale grinçante et baroque : *l'Ombre animale*. La complicité entre les deux écrivains a été immédiate.

LA VIE. Pourquoi un nouveau roman ?

RENÉ DEPESTRE. *Popa Singer* a une grande importance affective pour moi, car j'avais une dette envers ma mère. Nous étions cinq enfants, orphelins de père – pharmacien à Jacmel, il est mort quand j'avais 8 ans. Nous ne possédions qu'une machine à coudre. Nous avons eu une enfance très dure, portée par ma mère, pour laquelle nous éprouvions une admiration sans borne. Elle nous faisait beaucoup lire et travailler en vue du baccalauréat. Tout le monde a réussi – ma sœur Luce est la mère de Michaëlle Jean, l'actuelle secrétaire générale de la francophonie, qui fut gouverneure du Canada. Tout cela grâce à la machine à coudre, laquelle était devenue un mythe dans notre vie. Car il y a un côté extravagant à cette histoire : mulâtresse à la peau claire, ma mère faisait partie de l'élite de Jacmel. Pourtant, dès notre prime enfance, elle a tenu à nous initier au vaudou, chaque année à la campagne. On recevait un bain rituel à 2 heures du matin, suivi d'un massage avec des feuilles d'orange : j'ai connu le vaudou de l'intérieur. Mais l'incroyable, c'est que ma mère, elle-même initiée, recevait un loa blanc – un esprit blanc !

MAKENZY ORCEL. Voilà une caractéristique du vaudou : cette tolérance...

R.D. Surtout que le loa blanc de ma mère était le grand poète autrichien Hugo von Hofmannstahl ! Pourquoi lui ? Parce que le négociant qui a vendu en 1928 la machine à coudre Singer ayant permis de nous élever tous était un Allemand. Et à Jacmel, il avait ouvert son magasin sur le front de mer à l'enseigne Hugo von Hofmannstahl ! Le jour où il a été question pour ma mère d'avoir un loa, elle a identifié la Singer et le poète. Dans notre maison de famille se déroulaient donc des dialogues avec le grand homme.

Makenzy, votre roman est aussi dédié à votre mère...

M.O. Mes livres sont des cadeaux que je fais à ma mère. Non seulement j'écris avec sa voix dans ma tête, mais j'écris pour elle. Comme dans la famille de René, elle a tout

Makenzy Orcel

1983 Naissance à Port-au-Prince. Il grandit dans le quartier très pauvre de Martissant.

2010 Il écrit son premier roman, *les Immortelles*, dans le sillage du tremblement de terre du 12 janvier, chez Mémoire d'encrier (Québec).

2012 *Les Immortelles* sont publiées en France par Zulma.

2015 Il entre en résidence d'écriture à Laval (Mayenne) pour un an.

2016 Il sort son deuxième roman, *l'Ombre animale*, chez Zulma.

René Depestre

1926 Naissance à Jacmel.

1946 Expulsé d'Haïti, il poursuit ses études à Paris et rejoint le Parti communiste français.

1959 Arrive à Cuba au début de la révolution. Il enseignera 20 ans à l'université de La Havane.

1978 Expulsé de Cuba, il entre à la direction de l'Unesco, à Paris.

1988 Son roman *Hadrïana dans tous mes rêves* remporte le prix Renaudot. Il s'installe dans le sud de la France.

2016 Son roman *Popa Singer* sort chez Zulma.



donné pour ses enfants. J'ai grandi dans le quartier pauvre de Martissant, dans le sud de Port-au-Prince. J'avais 5 ans lorsque mon père est parti refaire sa vie. Et ma mère s'est sacrifiée pour faire bouillir la marmite. En Haïti, ce sont les mères qui tiennent ce qui reste de la société. Par ailleurs, ma mère m'a abreuvé d'histoires. Elle ne savait pas lire, mais quand elle se mettait à raconter, c'était Balzac ! Dans la première partie de *L'Ombre animale*, j'ai repris avec mes propres mots les histoires de ma mère, paysanne de La Vallée-de-Jacmel.

Pourquoi les femmes tiennent-elles vos récits de bout en bout ?

M.O. Les femmes sont le *potomitan* de la société haïtienne (*le potomitan est le pilier central du temple vaudou, Ndlr*). Elles dégagent une simplicité et une humanité qui me touchent. J'aime leur donner une voix : c'était déjà le cas dans mon premier roman avec les prostituées de la Grand Rue à Port-au-Prince. Cette fois, ma narratrice est encore une insoumise, une femme audacieuse auquel son état de cadavre donne paradoxalement une grande liberté de parole. Chez toi, René, les femmes mettent de la lumière dans les récits, d'*Al-léluia pour une femme-jardin* à *Hadriana dans tous mes rêves*, il y a cet érotisme solaire qui est très puissant.

R.D. Une femme particulière en est à l'origine. À l'adolescence, j'étais un garçon plutôt porté sur la religion, le vaudou et la foi catholique tout ensemble. J'ai été élevé par les frères bretons de l'instruction chrétienne, je voulais devenir prêtre. Et un curé suisse a offert de me donner des cours de latin dans la montagne durant les vacances.

Quand je suis arrivé à la chapelle, quelle n'a pas été ma surprise de voir qu'il avait une gouvernante d'une beauté extrême, nommée Rosenna ! Le père m'a interdit de descendre avec elle à la corvée d'eau. Ce que j'ai pourtant fait un jour. Et tout naturellement, nous avons batifolé dans la rivière... Au retour, le prêtre a mis Rosenna à la porte. J'ai pris fait et cause pour elle, je suis devenu quelqu'un d'autre. Ma foi est partie dans le courant de la rivière. Je ne pouvais comprendre que la malédiction soit jetée sur le corps des femmes. Après l'extraordinaire expérience érotique avec Rosenna, j'ai nourri une conception solaire de l'amour, des femmes, de la langue poétique, bref de la vie

Dans votre livre, Makenzy, les femmes sont aussi violentées, martyrisées...

M.O. C'est la triste réalité sociale en Haïti. De jeunes hommes subissent également ce sort. Mais il est moins difficile pour eux de s'en sortir, de s'extraire de leur lieu de misère, de partir travailler ailleurs. Les femmes sont retenues par la famille et les enfants. Dans mon roman, la femme violée, battue, maltraitée, achetée est aussi la métaphore d'un pays qui sombre.

Comment jugez-vous la situation d'Haïti, qui a un président provisoire et attend un second tour électoral sans cesse reporté ?

R.D. Le drame, c'est que la société civile haïtienne s'est effondrée. Avec le tremblement de terre de 2010, il y a aussi eu un tremblement de l'histoire. Il ne s'agissait pas seulement de l'écroulement du palais national, mais de celui de la psychologie même des Haïtiens. Parce que la société

L'Ombre animale

de Makenzy Orcel

C'est une voix de femme qui retrace la saga d'une famille dans un village haïtien, une femme cadavre recroquevillée sur son lit de mort, mais qui raconte la vie avec une inroyable puissance. La langue de Makenzy Orcel, d'une poésie incandescente, passe de l'ombre à la lumière, du visible à l'invisible, du corps à l'esprit, de la violence à l'extase.

Zulma, 20 €.



civile est inexistante, on voit la difficulté à trouver un successeur au président Martelly, lui-même un homme de carnaval...

M.O. Toute la place a été laissée aux institutions internationales et aux humanitaires. Haïti est devenu un pays d'ONG. Les Haïtiens n'ont plus les moyens de décider de leur avenir dans un pays dominé par les puissances internationales. Ça ne date pas d'hier, hélas. Au lendemain de l'indépendance du pays, il a fallu dès 1824 payer la dette. On a connu l'occupation américaine, et l'ingérence se poursuit aujourd'hui. Dans le chapitre « La nuit des loups », je montre ce nouveau visage du néocolonialisme.

Sélection haïtienne

DANY LAFERRIÈRE Mythologies américaines



ANTHOLOGIE
Ce volume regroupe les deux grands romans qui ont fait la célébrité de l'auteur haïtien élu en 2013 à l'Académie française :
Comment faire l'amour avec

un nègre sans se fatiguer (publié en 1985) et *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (1993). Des titres qui proclament à eux seuls l'insolente liberté du romancier qui ne s'est jamais laissé enfermer dans aucune case, ni épinglé derrière aucune bannière. ♡
Grasset, 22 €.

LYONEL TROUILLOT Kannjawou

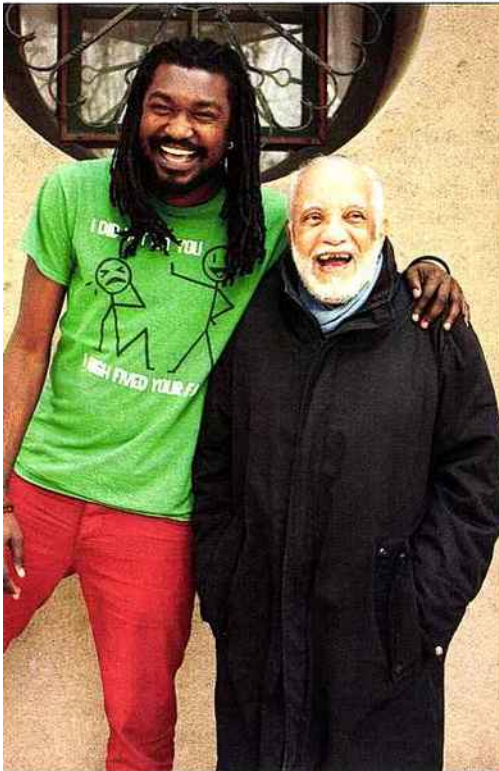


ROMAN
Le Kannjawou est le nom d'un café, lieu de rendez-vous couru de Port-au-Prince, où se retrouvent les humanitaires, dont le rôle est considéré par l'auteur comme plus néfaste que positif.

En créole, le mot *kannjawou* signifie à l'origine la fête, le partage, ce dont est cruellement privée la jeunesse haïtienne, dont ici les cinq héros du quartier de la rue de l'Enterrement, sauvés du désespoir par deux figures, le « petit professeur » avec ses milliers de livres et Man Jeanne, la gardienne des valeurs. ♡
Actes Sud, 18 €.



CULTURE livres



Popa Singer

de René Depestre

👉👉 Ce roman flamboyant et furieux, à l'inspiration directement autobiographique, raconte un fils et sa mère aux prises avec un « führer noir », un Ubu roi de la Caraïbe, dans lequel on reconnaîtra bien entendu Duvalier père. Papa Doc fut un ami d'enfance de Depestre, qui, de retour en Haïti en 1958, tint tête pendant un an aux demandes de collaboration du dictateur, flanqué de ses sinistres Tontonsmacoutes. Zulma, 16,50 €.



La Vie aime : 🍷 pas du tout. 🍷 si vous y tenez. 🍷 un peu. 🍷 beaucoup. 🍷 passionnément.

recueil. Je suis sûr qu'il existe un endroit où la poésie rencontre le roman. C'est ce point de ralliement que j'essaie de trouver. J'ai construit *l'Ombre animale* pour faire entendre la voix de ce personnage de femme comme un chant, un long souffle, une autoroute de parole.

R.D. J'ai d'abord voulu être écrivain avant d'être poète. Parce que j'avais vécu dans une ambiance « d'audience » haïtienne, le soir sur les galeries des maisons, avec les contes de Bouki et de Ti Malice, les personnages mythiques du folklore haïtien. J'étais préparé pour une narration orale. Mais j'ai fait ensuite la découverte du surréalisme, de Breton, de Césaire, une génération qui a engagé une remise en question de la langue française, à laquelle j'ai participé en poésie. Je pensais qu'il fallait avoir une expérience de la vie pour écrire des romans. Alors j'ai vécu intensément et j'ai fini par en écrire...

Quelle est votre patrie ? La langue ?

R.D. Je suis sorti d'Haïti tout en lui restant fidèle. Je suis devenu un Chilien de plus, un Brésilien de plus, un Cubain de plus et aujourd'hui je suis franco-haïtien. Je défends une identité rhizomique : je m'ajoute des nationalités, de la culture et des langues. Il y a en moi une créolité sous-jacente.

M.O. Je suis ici et ailleurs, l'essentiel est d'être solidaire. La langue est simplement le matériau que nous utilisons. Mais je dirais que notre patrie est l'imaginaire créole, la danse, la fête, le vaudou, le carnaval : son métissage et son extraordinaire énergie. 🍷

TEXTE MARIE CHAUDEY

PHOTOS ALEXANDRA FRANKIEWITZ/TRANSIT

POUR LA VIE

R.D. Nous appartenons à deux générations très différentes. C'est l'éloignement de la politique militante qui caractérise la vôtre. Alors que la mienne était très politique. Il est resté longtemps en Haïti une petite société civile qui résistait, notamment à travers les intellectuels, mais elle a disparu, déjà sous Duvalier... De toute façon, ma génération a échoué, puisque nous sommes partis dans la direction communiste, qui n'a pas marché du tout. Je me dis aujourd'hui que nous avons raté le train de l'État-nation. Mais nous sommes une nation culturelle, forte de beaucoup d'écrivains et d'artistes. Nous avons pris une voie

originale. Alors je vais concentrer toute l'énergie qu'il me reste sur mes romans.

M.O. De mon côté, je ne crois pas qu'on peut changer le monde. Même pas révolutionner la littérature d'ailleurs, mais inventer une langue, oui. Céline disait que l'homme, c'est le style. Et le style, c'est l'originalité de la langue. Il faut la bousculer, lui faire dire ce qu'elle ne dit pas d'habitude. À mon échelle, je travaille d'abord à forger une langue neuve. Ma narration est éclatée, portée par le choix des mots qui guident l'histoire. Moi, j'ai commencé par écrire de la poésie en 2007, avec *la Douleur de l'attente*, et j'en suis au cinquième

Anthologie bilingue de la poésie créole



🍷🍷🍷 POÉSIE

Ce recueil laisse découvrir toute la vitalité de la poésie haïtienne créole, et des voix nouvelles qui

résonnent aux côtés de Frankétienne, René Philoctète ou James Noël. Ainsi le poème

de Lovely Fifi :
LanmouLank.
Lank plim/Pa konn li/
Pa konn/Konbyen koukouj/
Ki voltije nan menw/
Pou bay rev koulé.
Amour et encre. L'encre des plumes/ ne sait pas lire/ Elle ignore/Combien de lucioles/ Doivent voler dans tes mains/ Pour donner des couleurs aux rêves. 🍷

Actes Sud, 22 €.

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE Chérir Port-au-Prince



🍷🍷 RÉCIT

Port-au-Prince à travers ses artistes et sa création tous azimuts. Vagabondage

érudit et rencontres sur le tas. Foisonnant. 🍷

Philippe Rey, 19€.

IntranQu'illités N° 3



🍷🍷 REVUE

La revue animée par le jeune poète James Noël et la plasticienne Pascale Monnin

réunit 200 contributeurs autour de la figure de Christophe Colomb. Un travail original et passionnant. 🍷

N° 3, en librairies, 30€.



... à la « une »

Ballottée par l'histoire, comme le rappelle « La Femme qui avait perdu son âme », l'île présente un défi pour ses romanciers : dire la pauvreté sans tomber dans le misérabilisme. Trois auteurs le relèvent

Haiti debout

GLADYS MARIVAT

Sa capitale a été surnommée « Port-aux-Crasses », « Port-aux-Crimes », « Port-aux-Putes ». Le lexique dépréciatif qualifiant Haïti semble en effet inépuisable. Et « *les croûtes de misère* », les tas d'immondices sont presque devenus aujourd'hui des lieux communs de la littérature haïtienne. Comment y échapper, sans pour autant trahir le réel ? Les romans que publient Lyonel Trouillot, Makenzy Orcel et Evains Wêche cet hiver portent en creux une réflexion sur l'authenticité de la représentation de l'île et de son peuple.

Il ne s'agit pas pour les écrivains de nier la pauvreté et la désespérance. Mais il est frappant de noter que tous trois opposent, à une vision générale menaçant de verser dans l'excès de misérabilisme, une construction chorale, plaçant en son cœur la parole, les voix de ceux qui s'obstinent à nommer la catastrophe et la privation.

Ainsi, dans *Kannjawou*, son dixième roman publié en France, Lyonel Trouillot nous donne à lire le journal d'un jeune garçon qui se fait le scribe des habitants de son quartier déshérité, l'Enterrement, situé à proximité d'un cimetière. Depuis ses 6 ans, le narrateur écrit. Mais, dans son quartier, cette activité « *est une folie rare, et l'on devient un peu étranger en passant du temps loin de l'agitation des fêtes et des bagarres* ». Pour rester fidèle aux siens et à ce qu'ils vivent, le jeune homme décide de faire de son journal une tribune pour les assoiffés de la parole. Car, depuis 1986 et la fin de la dictature Duvalier, en Haïti, « *on peut parler. Tout le monde parle* ».

Dans ce pays qui vit sous l'occupation des forces internationales, le héros recueille la parole des anciens, comme Man Jeanne, hantée par la première occupation américaine de 1915 à 1934. Mais aussi celle de ses amis d'enfance, avec qui il a autrefois formé « *la bande des cinq* ». Ainsi de Wodné, militant « *contre tout* », qui dénonce la ruse de l'occupation, ou de Popol, qui fustige la faillite des pères, « *devenus de jeunes vieux arrogants ou mélancoliques, pleurant sur le passé ou allant y chercher de vains titres de gloire* ».

Le Kannjawou, le bar où travaille Sophonie, autre amie d'enfance, sera le terrain de jeu du futur écrivain. Ce lieu pour « *occupants* » et « *assistants aux occupants* », c'est-à-dire pour employés des forces internationales et locaux nantis, symbolise une ville où coexistent deux populations qui ne se rencontrent que dans des rapports d'exploitation. « *L'argent que boivent les clients du bar, c'est notre pauvreté qui le leur procure* », consigne le jeune scribe. Le héros le sait, « *ce n'est pas avec les mots qu'on chassera les soldats et fera venir l'eau courante* ».

Dans *Parabole du failli* (Actes Sud, 2013), Lyonel Trouillot écrivait sur l'impuissance du langage, à travers le suicide à Paris d'un ami comédien. Ici, il place à nouveau la parole poétique au cœur de son livre : comment, pourquoi écrire ? Pour faire des détours, penser à autre chose qu'à la survie, bref, pour vivre, répond *Kannjawou*. Au fil du récit, le narrateur se rapproche du « *petit professeur* ». Un fils de notaire qui a fait l'effort de « *descendre* » pour l'aider lui, le « *fil*



de rien », à ouvrir un centre culturel dans son quartier. Devant l'échec du politique, le centre donne au narrateur « *le sentiment d'être en vie et de pouvoir agir sur quelque chose* ».

Comment, pourquoi écrire ? Pour faire des détours, penser à autre chose qu'à la survie, bref, pour vivre

Peu à peu, il apprivoise une forme de bonheur grâce à la littérature et, surtout, au partage. Il n'écrira pas son premier roman sur le cimetière de son quartier. Non, ce qu'il veut, c'est donner la parole à ceux qu'il aime, aux vivants. « *Tu sais comment on devient un militant ? Faut commencer par être humain. Et un humain, ça parle des autres en s'excusant* » : cette phrase, c'est un « *vieux* » qui la jette à la figure des jeunes du centre. Pour Lyonel Trouillot, elle semble s'appliquer d'abord à l'écrivain.

Révéle en Haïti grâce à un atelier d'écriture, Evains Wêche, né en 1980, également dentiste, bibliothécaire et animateur culturel, ouvre *Les Brasseurs de la ville*, son premier roman, sur un ballet de bus, de tap-taps et de vans blancs. A leur bord, fonctionnaires, vendeuses et jeunes au chômage traversent la capitale, sans jamais se mélanger. « *A Port-au-Prince, c'est chaque jour le carnaval* », écrit-il. Une farce burlesque où les plus pauvres, « *les brasseurs* », parcourent la ville de fond en comble à la recherche du petit travail ou de la petite occasion qui leur permettra de renverser leur situation.

Dans les transports publics, la parole fuse. On devine le plaisir de l'écrivain à orchestrer ce chœur haïtien où les rumeurs sur une aide américaine d'un milliard de dollars et les opinions politiques de chacun s'affrontent. Mais, rapidement, dans un mouvement de bascule, Evains Wêche fait voler en éclats le pittoresque tableau pour se concentrer sur les voix tendues

d'un couple. Lui propose sa force physique à la journée sur les chantiers. Elle vend du linge et, parfois, son corps pour nourrir sa famille. « *Aujourd'hui, c'est tout le peuple qui se putanise* », explique-t-elle.

Au cœur de l'intrigue, la décision de ce couple sans un sou d'offrir leur fille, Babette, à qui leur propose le plus d'argent. Car les « *brasseurs* », c'est aussi ceux qui se nourrissent de la misère des autres. Comme chez Trouillot, les rapports d'exploitation sont au cœur du roman de Wêche, qui nomme une réalité haïtienne sans angélisme ni héroïsme. La mère, ambiguë, accepte le pire, mais ne se départ jamais de sa colère. L'héroïne de Wêche est une femme honteuse, mais une femme debout, malgré tout.

« *La misère, pour moi, c'est l'affaissement de soi. Quand on abandonne tout. Mais quand on regarde l'histoire, Haïti a toujours été debout. La pauvreté, oui. La misère, non* », nous confiait récemment Makenzy Orcel, lors d'une rencontre à Paris. Pour cet écrivain, né à Port-au-Prince en 1983, le refus de trahir semble passer par le choix de faire corps avec les autres, de se glisser dans leur voix. Ainsi de son premier roman, *Les Immortelles* (Zulma, 2012) où les prostituées de Port-au-Prince se souvenaient du séisme de janvier 2010.

Dans *L'Ombre animale*, la parole est donnée à une défunte, une vieille femme qui nous raconte un village perdu dans une manière de litanie. « *Je suis morte de ma belle mort, c'était l'heure de m'en aller, c'est tout, et maintenant que je ne suis plus de ton monde où l'on monopolise tout – les chances, la parole, l'amour, le pouvoir – et que j'ai enfin droit à la parole, à un peu d'existence, je vais parler, parler sans arrêt* », prévient-elle. Comme si, dans ce village, la vie n'était possible qu'après la mort. Et que, seule une défunte, libérée d'une existence empêchée où elle a été cantonnée au rôle de victime, pouvait jouir du pouvoir des mots.

Dans un long souffle aux airs de chant vaudou, son récit porte les voix des siens, comme figées par la peur dans leur village aux airs faulknériens, mais aussi les voix de la grande ville, des nantis et des démunis, où une révolte con-



tre le pouvoir gronde. « *Haïti est un pays qu'on a empêché de parler, de prendre des décisions pour son propre avenir* », nous expliquait Makenzy Orcel. Avant de poursuivre : « *Ecrire, c'est rendre visible. Haïti est vraiment un pays où les gens ont soif d'une belle présence.* » Ces trois romans la leur offrent. ■

KANNJAWOU,
de Lionel Trouillot,
Actes Sud, 208 p., 18 €.
Signalons, du même auteur,
la parution en poche de
Parabole du failli,
Babel, 192 p., 6,90 €.

LES BRASSEURS DE LA VILLE,
d'Evains Wêche,
Philippe Rey, 192 p., 17 €.

L'OMBRE ANIMALE,
de Makenzy Orcel,
Zulma, 352 p., 20 €.

Avec les artistes de l'île

Reportage ? Enquête sur les artistes d'Haïti ? *Chérir Port-au-Prince* se veut « *plutôt une pérégrination* », où l'auteure part à la rencontre « *de certains de ceux qui se battent pour faire exister la beauté* ». Journaliste au *Point*, critique littéraire, Valérie Marin La Meslée est « *imbibée* » de littérature haïtienne depuis près de trente ans, mais c'est en 2007 qu'elle a mis les pieds sur l'île pour la première fois. Les souvenirs de ses lectures autant que de ses voyages à Port-au-Prince se superposent pour composer cet ouvrage où l'on croise nombre d'écrivains (Gary Victor, Lionel Trouillot, Frankétienne, Makenzy Orcel, Dany Laferrière...) mais aussi des chorégraphes, des sculpteurs, des acteurs... Extrêmement vivant, fourmillant d'histoires, *Chérir Port-au-Prince* est la déclaration d'amour d'une « *promeneuse éclairée* ». Raphaëlle Leyris

Chérir Port-au-Prince, de Valérie Marin La Meslée, Philippe Rey, 210 p., 19 €.



Souffleur de verbe Makenzy Orcel sonde Haïti dans un roman d'outre-tombe

Par **EMILE RABATÉ**

Elle semble se débobiner – la voix de la morte encore chaude sur son lit d'infortune – comme une bandelette que l'on enlèverait à la momie qu'elle étreint. Les phrases viennent par lambeaux. Les mots filent à tombeau ouvert, sans majuscule ni point, à peine freinés par les virgules qui parsèment leur chemin : «*Je suis le seul cadavre ici qui n'ait pas été tué d'un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans – et je te le dis tout de suite, ce n'est pas une histoire.*»

Qui a dit qu'il faisait silence de l'autre côté de la vie ? La mort a libéré la parole de cette femme qui nous prend à partie, nous intime d'écouter : «*Je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra m'en empêcher.*» Les souvenirs remontent. C'est tout ce qu'elle a tu. Toute son existence. Son enfance, ses parents. Toi (la mère) et Makenzy (le père), Orcel (le frère) et tout le village – Dieu, le Maître d'école, les Belles du Seigneur, la Famille Lointaine, Monsieur l'Inspecteur... Leurs visages ont disparu, gommés par le temps. «*Entre le tout et le rien, entre le visible et l'invisible*», ne reste que des silhouettes, des bruits, et beaucoup de fureur.

Difficile de ne pas songer à Faulkner en lisant *l'Ombre animale*. Flux de conscience, défunte parlant d'outre-tombe, galerie de personnages ravagés embarqués dans une odyssée tragico-grotesque. Autant de choses qui rappellent immanquablement *Tandis que j'agonise*. Sauf que l'histoire

ici se passe en Haïti. Et que le livre est loin de n'être qu'un pastiche. Au contraire Makenzy Orcel, 32 ans, façonne une œuvre singulière, envoûtante et chaotique, où le quotidien âpre des condamnés à la misère devient l'unique écrin de fulgurances sublimes.

Il s'agit du deuxième roman publié par l'auteur en France. Le premier, *les Immortelles* (Zulma, 2012), avait connu un relatif succès en se vendant à près de 8 000 exemplaires, et en bénéficiant d'une réédition en poche (Points, 2014). Ecrit littéralement sur les ruines du tremblement de terre, Orcel y racontait la destinée tragique d'une jeune prostituée de Port-au-Prince, dans un style plus conventionnel mais déjà audacieux.

Un autre roman a toutefois vu le jour avant *l'Ombre animale*. Publié uniquement par la maison haïtiano-québécoise Mémoire d'encrier, qui fut en fait la première à éditer *les Immortelles* en 2010, *les Latrines* (2011) brosse la vie d'un quartier depuis ses toilettes publiques. Ce récit marque un tournant esthétique. L'adoption d'un style plus cru et l'étiement des fragments en «*autoroutes de langage*» préfigurent, en moins maîtrisés, la logorrhée de *l'Ombre animale*. Seule ombre au tableau, Orcel se laisse encore un peu désarçonner par la puissance de son style débridé. Ses phrases au triple galop l'entraînent sur la fin vers quelques longueurs inutiles. Mais ces petits détours sont vite pardonnés lorsque survient le ravissement final. Une montée poétique qui rappelle que l'auteur est aussi le poète des vertiges découvert dans le recueil *la Nuit des terrasses* (Contre-Allée, 2015). ◀

MAKENZY ORCEL L'OMBRE ANIMALE

Zulma, 352 pp., 20 €.



14 mai 2016

Makenzy Orcel : «Je profite du roman pour étendre ma poésie»

Par [Frédérique Roussel](#) — 14 mai 2016 à 11:21

La nouvelle génération d'auteurs de la Caraïbe est un des grands thèmes du festival Etonnants Voyageurs à Saint-Malo du 14 au 16 mai. Le jeune auteur haïtien Makenzy Orcel, qui en fait partie, vient de recevoir le Prix Littérature-Monde. Entretien, la veille de son départ à Saint-Malo.

L'écrivain haïtien Makenzy Orcel a été remarqué dès son premier roman *les Immortelles*, paru en France en 2012, qui faisait entendre la voix des prostituées de Port-au-Prince après le tremblement de terre qui a secoué l'île en 2010. Son troisième roman *L'Ombre animale* (Editions Zulma) donne à nouveau la parole à une femme, et vient de se voir décerner un quatrième prix, le Littérature-monde (1) remis à [Etonnants Voyageurs](#) à Saint-Malo, (après le Louis-Guilloux, le prix littéraire des Caraïbes de l'Adelf et le prix Ethiophile), également remis à Ondjaki pour *Les Transparents* (Métaillé). (Portrait de Francesco Gattoni)

Quatre prix pour *L'Ombre animale*, c'est un signe...

Je suis content pour le livre parce que c'est une littérature bizarre. La plupart des romanciers s'intéressent à raconter des histoires avec un début, un milieu, une fin. Comme disait Sony Labou Tansi, je triche parce que je suis poète. Je veux dire qu'on est écrivain à condition qu'on s'intéresse à la langue. Les personnages et tout le reste sont là pour servir cette langue. Je profite du roman, de ce large espace, pour étendre ma poésie.

***L'Ombre animale* en peu de mots ?**

D'habitude, ce sont les vivants qui nous parlent de la mort et ils en parlent comme une sorte d'horizon flou, de l'autre côté d'ici. J'ai choisi une narratrice morte. C'est la mort qui prend la parole et nous parle de la vie. C'est aussi un dialogue entre un village précartésien, loin de tout, et une ville en plein dans la modernité, un dialogue entre le jour et la nuit, entre l'animal et le lumineux... Je l'ai commencé en résidence à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine en 2011 en Normandie, et je l'ai poursuivi à travers mes voyages, en Chine, en Afrique, aux Etats-Unis... pour le terminer en résidence à la Meet [*Maison des écrivains étrangers et traducteurs, ndlr*] à Saint-Nazaire. Quatre ans de travail...

Votre définition de «Littérature-monde» ?

J'ai grandi dans un quartier populaire d'Haïti, à Martissant, et même si je voyage beaucoup, je suis toujours dans cette rue. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui m'appartient, que je ne peux pas faire sans ça. Je regarde le monde à partir de là-bas. Le local lui-même n'existe pas. A partir du moment où on parle de l'humain, on est dans l'universel. L'auteur qui écrit un roman dans un pays reculé et peu connu parle de l'humain de la même manière que celui qui écrit à Manhattan ou à Paris.

Quid du processus d'écriture ?

J'attends une idée. Dès que la bonne petite étincelle est là, je commence à travailler. Un livre, c'est un mot, une idée qu'on essaye de faire grandir. Une fois que j'ai trouvé cette idée de départ, je cherche les personnages et la

bonne langue. La langue des *Immortelles* n'est pas la même que celle des *Latrines* (2011), ni que celle de *L'ombre animale*. C'est le plus important : dans quelle langue imagée et poétique je dois écrire. Il me faut trouver le point où la poésie touche le roman. Ce point de ralliement compte beaucoup. Car le roman c'est un objet vaste ; la poésie c'est une saisie dans le temps, une comète qui surgit. On peut rater un paragraphe ou un chapitre dans un roman, on ne peut pas rater un vers dans un recueil de poésies. J'essaye de construire un roman comme un recueil parfait. Je travaille chaque mot, chaque virgule, chaque tournure. Donc je mets beaucoup de temps ! Cela fait un an que je travaille sur le prochain et je ne lui ai pas encore trouvé la forme exacte.

Haïti, bouillon de poètes ?

Il y a une grande tradition littéraire de poésie, souvent peu connue à l'étranger. Ainsi, Félix Morisseau-Leroy était un grand poète haïtien qui a permis à la langue créole d'être ce qu'elle est aujourd'hui, littéraire et poétique. C'est un pays qui a connu beaucoup de catastrophes politiques, sociales, naturelles et qui a besoin de s'exprimer, de crier, de pleurer, de manifester son désaccord. Quand on n'a rien on invente tout. C'est un pays qui danse. Rien que dans l'anthologie coordonnée par James Noël, *Anthologie de poésie haïtienne contemporaine* («Points», Seuil), il y a 73 poètes de Port-au-Prince, et ce sont de vrais et beaux poèmes.



Makenzy Orcel, une nouvelle voix



C'EST CELA, Haïti, René Depestre, quatre-vingt-dix printemps, ou Frankétienne, soixante-dix-neuf ans, écrivain, poète, dramaturge, peintre, fou génial... Et Haïti, c'est aussi un gamin né en 1983, à Port-au-Prince, au nom qui claque : Makenzy Orcel. L'étonnant est que chaque auteur est différent - ce qui est tout à fait normal - et chaque auteur porte en lui quelque chose d'Haïti, comme une lignée invisible et solide.

Dans son pays, Makenzy Orcel est déjà riche de six titres, dont le premier est paru quand il n'avait pas vingt-quatre ans. En France, il est entré en littérature avec un magnifique premier roman, *Les Immortelles* (paru chez Zulma, puis en poche chez Points), qui a décroché une récompense saluant une révélation, le prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres. Le jeune écrivain donnait la voix à une prostituée de Port-au-Prince - elle s'offrait

à un écrivain à condition que celui-ci écrive le récit de ses consœurs d'infortune emportées par un séisme.

Portrait puzzle

C'est à nouveau une voix qui apparaît dans ce nouveau roman, *L'Ombre animale*. La voix d'une femme morte qui raconte sa vie passée. On sait très vite de qui il s'agit, l'exergue indique la direction : « à ma mère / c'est sa voix / merci ». Dès la première partie, « Ici », dès les premières lignes, Makenzy Orcel emporte le lecteur dans une sorte de transe, dans une poésie aérienne et suffocante. La phrase est longue, mais elle symbolise si bien l'ensemble : « je suis le rare cadavre ici qui n'ait pas été tué par un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans (...) je suis morte de ma belle mort, c'était l'heure de m'en aller, c'est tout, et maintenant que je ne suis plus de ton monde où l'on

monopolise tout - les chances, la parole, l'amour, le pouvoir - et que j'ai enfin droit à la parole, à un peu d'existence, je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer... », dit la voix dans une hallucinante logorrhée comme si, enfin, elle pouvait parler sans qu'on l'interrompe. Dans ce roman, les phrases s'étirent, se bousculent, il n'y a pas de majuscule au début, pas de point à la fin.

En plus de la voix, il y a trois personnages principaux dont les noms ajoutent à ce mélange de réalisme et de fantastique, les êtres ont les pieds dans la boue du quotidien et la tête dans les étoiles. Il y a Toi la mère, Makenzy le père, et Orcel, le frère, celui qui ne dit rien et observe. Toute une foule traverse le récit, comme si les hommes et les femmes - et même « L'envoyé de Dieu » - étaient convoqués à un tribunal d'outre-tombe. Est-ce un portrait puzzle de la société haïtienne ? Sans doute, mais *L'Ombre animale* est bien plus que cela : c'est un extraordinaire souffle de vie insufflé par une morte. ■ M. A.



ROMAN

Comment raconter la fable de celle qui n'est plus

L'Ombre animale, le nouveau roman de Makenzy Orcel, fait le portrait d'une famille et d'un village, racontés par une femme depuis son lit de mort. Un souffle violent et sensible.

L'OMBRE ANIMALE, de Makenzy Orcel.
Zulma, 352 pages, 20 euros.

« **C**omment, avec quels mots, raconter la fable de celui ou de celle qui n'est plus... » À cette question aussi ancienne que la littérature, Makenzy Orcel répond sans biaiser. C'est le mort qui parle, pas d'un au-delà aseptisé, mais de son cadavre même, et ne mâche pas ses mots. « *Je suis le rare cadavre ici qui n'ait pas été tué par un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudoue* » Quant à sa vie, « *ce n'est pas une histoire* », et pourtant, la morte va « *parler, parler sans arrêt, laisser (ses) mots voguer* », et c'est ce que sera le livre. Une parole d'outre-mort, qui va se déployer tout au long de ce roman, déroulant les souvenirs de la morte, brassant la vie des vivants dans ce village loin de tout, où espoir et désespoir sont marqués du sceau de la même tragique banalité.

À qui la voix de la morte s'adresse-t-elle ? À « *Toi* », une entité changeante, mal définie, sous laquelle se cache, on pourra provisoirement l'admettre, un reflet de la narratrice, sa mère. Un destinataire qui pourrait être l'auteur. L'important n'est pas là. Ce qui compte, dans cette histoire qui « *n'est pas une histoire* », c'est ce qui est raconté du destin de cette femme partie parce que « *l'heure c'était de s'en aller* » et de celui du village, envers qui ses sentiments sont « *aussi poreux que des rêves* ».

Là encore, l'auteur ne biaise pas. Il y a dans le récit un Makenzy et un Orcel. Et la dédicace est claire : « *À ma mère. C'est ta voix.* » Pas d'autobiographie, de chronique familiale dans le roman, cependant. Ce qui est dit, ancré au plus près de ce qui est vécu ou transmis, atteint d'emblée, par l'énergie de cette voix encore présente, à une valeur qui dépasse l'individu et l'anecdote. Makenzy est le père, un tyran brutal qu'elle détestait, « *qui réduisait le monde à sa petite personne* », considérant sa femme comme un bien meuble, sa fille comme une petite pute, hurlant contre elles une colère venue de son enfance d'orphelin. Orcel, le frère, vers qui la pousse un désir mal réprimé.

Sur le trio planent des ombres autoritaires. L'Inconnue, venue de la capitale, agronome et institutrice, sait tout sur tout, des pratiques culturelles à la littérature de Marguerite Yourcenar. Et aussi l'Envoyé de Dieu, pasteur pentecôtiste, l'Inconnu, un homme peut-être riche et surtout mystérieux. Dépassant l'intimité familiale, Makenzy Orcel fait le récit des affrontements avec les « *loups* », entités métaphoriques et allusions nettes à une réalité sociale, qui dépossèdent les paysans de leurs terres.

Makenzy Orcel est un poète, qui fait de ce village reculé le lieu d'une épopée soutenue par un verbe puissant, rythmé sans céder aux facilités d'un lyrisme sans contrainte. L'auteur écrit juste, sobre, avec la précision de celui qui ne s'éloigne pas de son terrain et porte le local aux dimensions de l'universel.

ALAIN NICOLAS

MAKENZY ORCEL A REÇU EN 2010 LE PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES POUR LES IMMORTELLLES, SON PREMIER ROMAN. L'OMBRE ANIMALE EST SON QUATRIÈME LIVRE.



Regards vers Haïti

Le 12 janvier 2010, un terrible séisme faisait plus de 230 000 morts dans la perle des Antilles. Six ans après, il a fallu tout reconstruire. La preuve en trois romans qui paraissent en librairie. PAR HUBERT ARTUS

Il y a ces romans : *les Brasseurs de la ville*, *l'Ombre animale* et *Kannjawou*. Il y a leurs auteurs : Evains Wêche et Makenzy Orcel, venus au monde avec les années 80, et Lyonel Trouillot, de trente ans leur aîné, qui compte parmi leurs consciences intellectuelles. C'est une rentrée littéraire d'hiver 2016, en France. Il y eut, le 26 mai 2015, à Paris, la réception de Dany Laferrière sous la Coupole, premier Haïtien à devenir membre de l'Académie française (il avait été élu en 2013) après avoir reçu le prix Médicis, en 2009, pour *l'Enigme du retour*. Lui, le fils d'un ancien maire de la capitale haïtienne, s'était exilé à Montréal en 1976, et la dictature des Duvalier le menaçait (il était alors journaliste). Il y eut aussi, en 2014, le prix Femina remis à Yanick Lahens pour *Bain de lune* (Sabine Wespieser éditeur). Yanick Lahens, Dany Laferrière, Lyonel Trouillot, mais aussi Kettly Mars, Marvin Victor, Gary Victor et Louis-Philippe Dalember : ils ont succédé aux écrivains poètes Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis, Marie Vieux-Chauvet, René Depestre, Anthony Phelps, Georges Castera et Frankétienne (sacré « trésor national vivant » en 2006) ; ils ont mêlé rage et geste littéraire pour porter une autre voix d'Haïti aux oreilles du monde et de la communauté internationale. Avec la fin des dictatures a ensuite émergé une génération moins soumise à l'impératif de l'engagement : celle de Makenzy Orcel et Evains Wêche.

Depuis quinze ans, jamais autant d'auteurs haïtiens n'avaient été si régulièrement publiés en France.

ENTRE DÉFIANCE ET FATALITÉ, PRÉSENT ET ÉTERNITÉ

« Je porte mon île comme une bosse », répète souvent Lyonel Trouillot, lui qui a toujours été un enseignant et un intellectuel engagé dans la vie politique d'Haïti. Comme l'essentiel de son œuvre, son nouveau roman dépeint « un pays occupé, sous contrôle de la "communauté internationale" et marqué par la violence entre riches et pauvres ». *Kannjawou* doit son titre à ce terme qui signifie « fête, partage, célébration ». C'est un roman où les récits enchevêtrés de la vie de cinq jeunes montrent ceux-là confrontés au manque d'échos, aujourd'hui, de ces mêmes notions. Mais à la complainte l'auteur a toujours préféré des livres kaléidoscopes, évoluant comme une transe, traduisant le climat surchauffé de la ville. Comme la plupart de ses confrères et compatriotes, celui qui est un des écrivains haïtiens les plus connus et les plus virulents rechigne désormais à parler du séisme. Dans une sorte de défiance, il trouve refuge dans le silence. Une manière, aussi, d'éviter de parler éternellement de la condescendance occidentale accusant un Etat haïtien faible et corrompu de la désorganisation internationale dans une aide humanitaire inefficace, ou de l'épidémie de choléra d'octobre 2010.

Des livres kaléidoscopes, traduisant le climat surchauffé de la ville.



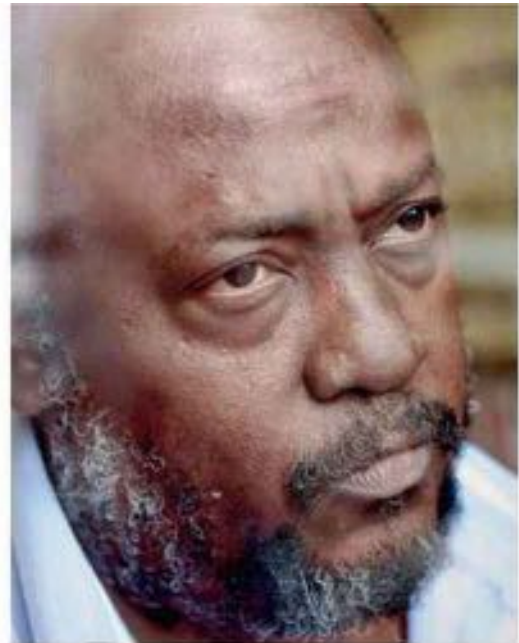
L'Ombre animale, de Makenzy Orcel, Zulma, 351 p., 20 €.



Kannjawou, de Lyonel Trouillot, Actes Sud, 207 p., 18 €.



Les Brasseurs de la ville, d'Evains Wêche, éd. Philippe Rey, 191 p., 17 €.



Evains Wêche, que nous découvrons en France avec la parution de son premier roman, *les Brasseurs de la ville*, revendique la filiation avec les aînés : « *Ils ne sont pas nombreux, les jeunes auteurs ayant une conscience de classe sociale et qui revendiquent une lutte en faveur du prolétariat comme Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis, Lyonel Trouillot.* » Né en 1980 à Corail, dans le sud-ouest d'Haïti, il est écrivain, dentiste et animateur culturel. C'est peu dire qu'il garde l'esprit à l'action. Il ne rechigne pas à évoquer 2010 : « *Après le séisme, la population de Jérémie, la ville où je vis, a plus que triplé. Des victimes blessées, des sinistrés, des voisins ou amis de Jérémiens vivant à Port-au-Prince y ont cherché refuge. Les bibliothèques du centre Numa-Drouin du réseau Fokal [Fondation Connaissance et*

liberté] et de l'Alliance française de Jérémie ont été des lieux de rencontres, donc de partage. On a organisé des rencontres de jeunes, des ateliers d'écriture et des spectacles. Certaines personnes sont venues tout simplement témoigner de leur expérience, d'autres ont pu exorciser l'horreur en créant des poèmes et des récits. » Exorciser. Créer. Dépasser. Evains poursuit : « *La poésie et le roman ont eu deux rôles principaux : d'abord, comme il n'y avait rien à comprendre du malheur, la fiction permettait de poser là l'immédiate réalité cauchemardesque et se retrouver, recoller les morceaux de soi qui restaient, se reconstruire ou faire son deuil.* » Ce dépassement est à l'œuvre dans son roman, où une écriture jazzée raconte comment la mère d'une famille pauvre de Port-au-Prince va s'élever contre un homme des

beaux quartiers qui jette son dévolu sur la fille aînée. Parole d'un pays où certains croient pouvoir acheter jusqu'à l'âme humaine, *les Brasseurs de la ville* ont pour cadre temporel cette année 2004 où les militaires américains et français, avant-garde d'une force internationale envoyée par l'ONU, avaient forcé le président Jean-Bertrand Aristide à la démission, puis à la fuite.

CHAOS CRÉATIF

Ce travail de rythmes et de vie, on le retrouve chez Makenzy Orcel. Né en 1983 dans la capitale haïtienne, issu d'un milieu pauvre, il a vécu seul avec sa mère, avant de suivre les « *vendredis littéraires* » de Trouillot. Aujourd'hui, il appuie sur « *l'importance pour un jeune de pouvoir rencontrer ainsi les écrivains : il peut ainsi matérialiser*



PAROLES HAÏTIENNES POUR DIRE LE MONDE

Celle de Makenzy Orcel - à gauche -,
de Lyonel Trouillot - ci-contre -
et de Dany Laferrière - ci-dessous.

ses lectures. *A Haïti, un écrivain est dans la rue et dans les bars, on peut le voir. Moi, c'est ce qui m'a sauvé* ». Après avoir publié des poèmes à compte d'auteur grâce à une ONG, il fut remarqué en 2011 avec *les Latrines*, puis l'année suivante avec *les Immortelles* : le second évoquait clairement le séisme de 2010, une prostituée embauchant un écrivain de ses clients pour écrire « ce livre sur la Grand-Rue. Pour toutes les autres putains disparues dans cette chose. Un livre pour les rendre vivantes, immortelles ». Dans *l'Ombre animale*, qui paraît en ce début d'année, Orcel poursuit sa célébration de la vie et de la parole à travers une morte, qui va raconter ce qui est arrivé à sa famille, mais aussi à son village. Ici, pas d'intrigues, mais une somme de fatalités subies par les femmes : épouses soumises, filles vendues, pères tyranniques et époux violeurs. Mais, s'il dessine un paysage de violences, Orcel ne cède rien au malheur, son phrasé étant un mélange de vaudou (« le langage suprême de la révolution », dit-il), de mélodie courroucée et d'oralité charnelle. Pour lui donc, « la société haïtienne est une société où les femmes font tout : les hommes partaient refaire leur vie ailleurs, elles étaient à la merci des tontons macoutes [milice paramilitaire des présidents Duvalier, père et fils, entre 1958 et 1986] qui les violaient. Enceintes, mères d'enfants qui sont des cacas sans savon, elles se sont débrouillées seules ». Aussi, Orcel célèbre-t-il la « femme potomitanite », lui pour qui « on est tous des sans-père. Quand on lit les auteurs haïtiens, on voit à quel point on a tous grandi seuls et avec l'aide d'une femme solide. C'est ici l'histoire de plusieurs générations ».

Comme Laferrière, comme Trouillot, comme beaucoup d'écrivains d'hier, d'aujourd'hui et de demain, Orcel est également poète. Oui, ce « peuple de peintres » jadis salué par Malraux est, aujourd'hui, une ère humaine où poésie et littérature disent le monde. ■

A lire



Mythologies américaines
de Dany Laferrière,
Grasset, 560 p.,
22 €. Quatre romans des années 80-90 y sont rassemblés.



Anthologie de poésie haïtienne contemporaine,
sous la direction de James Noël, Points,
590 p., 9,90 €.

L'OBS

Le 7 avril 2016

ROMAN

Tap-tap fantôme

L'OMBRE ANIMALE, PAR MAKENZY ORCEL, ZULMA, 352 P., 20 EUROS.

★★★★ Dans « les Immortelles », Makenzy Orcel (*photo*) célébrait les prostituées de Port-au-Prince victimes du séisme de 2010. Quatre ans après ce premier roman incandescent, le jeune poète haïtien a toujours l'art de faire danser les mots, parler les disparus et de flairer « l'odeur d'oignon frit de la mort ». Ici, c'est la voix d'outre-tombe d'une femme qui nous happe, pour nous entraîner dans le bled sordide où elle a vécu avec un père incestueux, une bonne réduite en esclavage et un frère que le spectacle d'un règlement de comptes à la machette a rendu mutique. On est d'abord un peu perdu : aucun point ne vient freiner ce slam viscéral, qui cogne et claque comme les réalités qu'il évoque. Mais les fulgurances poétiques agissent comme des sortilèges, et le récit se met en place. Céline comparait son style à un « métro émotif » ; celui d'Orcel est un tap-tap fantôme où il faut s'accrocher pour grimper, mais dont il est impossible de descendre en marche. **GRÉGOIRE LEMÉNAGER**



TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

janvier 2016

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Dans son ombre

Makenzy Orcel, dont on avait tant aimé le premier roman, revient avec *L'Ombre animale*, sur ses terres d'Haïti. PAR MARIE-MADELEINE RIGOPOULOS

« *Il n'y a pas un endroit pour vivre un autre pour mourir, ici, là-bas, la mort est partout pareille...* » La mort, Makenzy Orcel la connaît bien. Il l'a croisée dans les rues de Port-au-Prince depuis son enfance. Elle est l'animal familier qui n'appartient à personne, mais que tout le monde nourrit. Alors il la raconte, inlassablement, dans ses romans. Et pour mieux la raconter, c'est aux femmes qu'il donne la parole. Celles qui donnent la vie et dont les voix s'élèvent pour témoigner d'outre-tombe.

Mais la mort n'est pas triste. Il est des mondes où le souvenir des vivants est bien plus douloureux que leur absence. La femme qui prend la parole dans ce roman est morte. Aucun drame, nulle tragédie. Elle est « morte de sa belle mort » comme elle dit, et la seule violence qui lui est faite ce jour-là, c'est d'être seule, car ce n'est que l'odeur de décomposition de son cadavre qui alerte le village où elle vit.

Avant de mourir, la femme a eu une fille, Toi, qui est vendue, puis martyrisée par un époux violent. Il s'appelle Makenzy, il n'est regardant ni sur la brutalité ni sur la filiation. Il a une fille, elle est à ses yeux une femme dont il peut disposer à sa guise, l'inceste n'est qu'un acte parmi d'autres... Et puis il y a ce frère différent, Orcel. Il est beau et silencieux. Beau, il l'est depuis sa naissance. Silencieux, depuis qu'il a assisté à une décapitation. Il est le frère tant aimé, l'amour interdit, le désir muet, l'homme qui aime la mer plus que les femmes. Il est le pendant de l'homme violent, celui qui a abandonné le monde des vivants avant que la mort ne vienne s'emparer de lui.

Et puis, il y a ce maître d'école qui s'en va et ne sera pas remplacé, laissant s'installer derrière lui le trou béant de l'ignorance qui

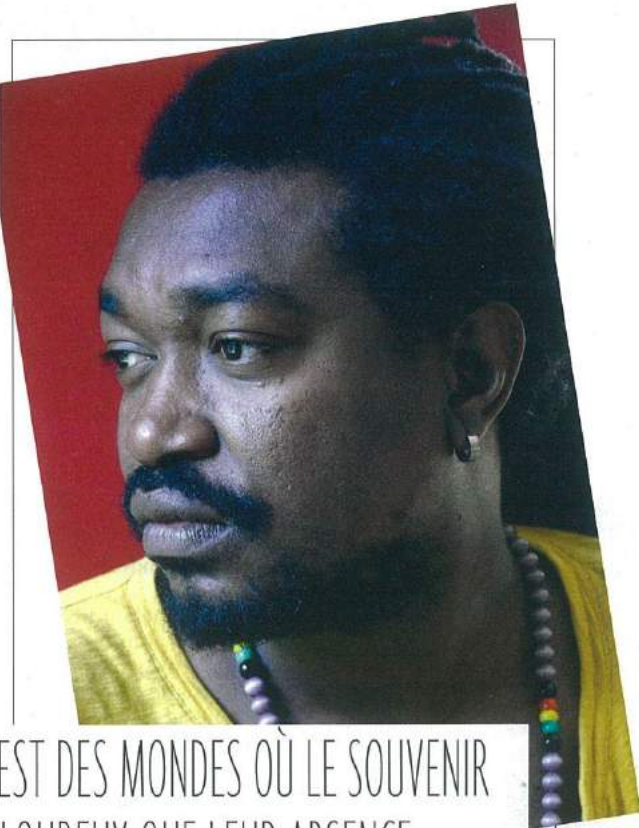
fait si bon ménage avec la pauvreté. Il y a le prêtre qui abuse de son pouvoir au nom de la rédemption.

S'ajoutent dans ce village les Loups qui exploitent et dévorent jusqu'à la moelle dans une surenchère de violence. Bourreaux des bourreaux. Makenzy, Toi et Orcel décident de quitter le village envahi et spolié. La fille, elle, choisit de rester. Elle n'est pas seule, la Solitude lui tient compagnie. Elle reste là, témoin fantomatique d'un monde sans pitié, où les femmes sont des mortes-vivantes, victimes de l'éternel recommencement de la violence masculine et de la misère.

Makenzy Orcel décompose son nom pour l'offrir en pâture à ses personnages. Puis il entremêle les mots pour offrir une voix, un souffle poétique aux femmes de son Haïti natale. Pas de point final dans ce roman. Trois points de suspension, rappelant que rien n'est jamais vraiment terminé dans ce monde où la vie et la mort sont des pays sans frontières.

L'OMBRE ANIMALE

Zulma
352 p., 20 €



« LA MORT N'EST PAS TRISTE. IL EST DES MONDES OÙ LE SOUVENIR DES VIVANTS EST BIEN PLUS DOULOUREUX QUE LEUR ABSENCE. »

© DR



PHOTO: MATSAS / OMA / L'ESPRESSO

Mémoires d'outre-tombe

Poète des bas-fonds et du sordide, Makenzy Orcel signe avec *L'Ombre animale* un livre à la fois funèbre et vertigineux, à l'écriture étourdissante.

Travaillant la ponctuation pour en gommer les points, le romancier haïtien, né en 1983, réalise un deuxième roman composé dans un souffle, sans commencement ni fin, telle une litanie qui emporte tout sur son passage. À l'instar des *Immortelles* (2012), il donne la parole à une femme. La narratrice de *L'Ombre animale* est « le rare cadavre ici qui n'ait pas été tué par un coup de magie, un coup de machette dans

la nuque ou une expédition vaudoue ». Loin de la réduire à jamais au silence, la mort a libéré cette voix qui a « enfin droit à la parole, à un peu d'existence ».

« Je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra plus m'en empêcher », prévient-elle.



L'Ombre animale, de Makenzy Orcel, éd. Zulma, 352 pages, 20 euros

Dans un récit où l'espoir n'est guère de mise, elle narre une histoire familiale faite de violence et de souffrances. Il y a le père, Makenzy, brute épaisse qui violente sa femme et viole sa fille, la narratrice. Il y a la mère, Toi, « vendue par ses parents à un homme qu'elle n'avait rencontré que



le jour même de ce sinistre marché » et qui « n'avait jamais tenté de s'affranchir de la prison conjugale, de la servilité continue et répugnante à laquelle elle était réduite ». Il y a le frère, Orcel, doux rêveur qui cherche la solitude et s'évade le regard perdu dans la mer et l'horizon. Et puis il y a tous les autres - l'Envoyé de Dieu, le Maître d'école, l'Autre, l'Inconnu, la Famille lointaine... -, qui dessinent une société patriarcale extrêmement dure, en prise avec les appétits voraces des loups qui règnent en maîtres et possesseurs de l'île. Tous les coups sont permis. La corruption, la perversion, la prostitution, la misère et sa brutalité anéantissent toute échappatoire. Un roman sombre au verbe flamboyant qui habitera son lecteur au-delà de la dernière page. ●

SEVERINE KODJO-GRANDVAUX

27 novembre 2015

Déboires d'outre-tombe



Makenzy Orcel

7 janvier > ROMAN Haïti

Makenzy Orcel chante par la voix d'une morte le lot des femmes en Haïti. Un récit envoûtant entre cri de colère et mélodie lyrique.

Celle qui parle est décédée de manière peu banale : ni coup de machette, ni coup de magie, nulle « *expédition vaudou* », elle est morte de sa belle mort. Peu banal en Haïti. La narratrice du nouveau roman de Makenzy Orcel, *L'ombre animale*, n'a fait qu'appliquer à la lettre le verset d'avertissement de la Genèse : « *Tu es poussière et retourneras à la poussière.* » L'odeur en plus.

C'est la putréfaction qu'exhale le cadavre de la vieille qui a alerté les villageois et qui, pour ainsi dire, s'élève comme un cri de colère dans cette vertigineuse prosopopée relatant son destin de femme. Mais la Faucheuse était là bien avant d'avoir fauché : « *La mort rôdait le jour comme la nuit avec son odeur d'oignon frit* », avec la misère pour complice. « *Les travailleurs de la terre et les marins rentraient avec des sourires à offrir à leur famille, souvent trop nombreuse, mais c'était jamais sujet à se plaindre* », se souvient la narratrice. Elle ne pipait mot.

Aujourd'hui morte, seule (« *ce qu'il y a de si affreux quand on meurt, c'est qu'on est complètement seul* »), elle se lâche, se sent en verve. La défunte raconte sa propre famille : Toi, sa mère, « *achetée pour une pitance* », l'épouse subissant les assauts du viol matrimonial ; Makenzy, son père despote incestueux ; Orcel, son frère devenu mutique devant l'horreur d'une scène de décapitation et qui finit le corps criblé de balles. Pas d'histoire, pas d'in-

trigue, mais la tragédie de la répétition : filles vendues, épouses soumises, molestées. Et la généalogie du malheur de dessiner son paysage de violence et de dérégulation avec ses mâles protagonistes abuseurs : l'Envoyé de Dieu, le prêtre qui a baisé toute la paroisse, les pères tyranniques et pédophiles...

Dans un premier roman, *Les immortelles* (Mémoire d'encrier, 2010, repris chez Zulma en 2012), Makenzy Orcel chantait déjà la condition « sans voix » des « *putes de la Grand-Rue* » de Port-au-Prince, une prostituée échangeait son corps contre les talents de plume de l'un de ses clients écrivain : ce dernier devait écrire un hommage à ses consœurs mortes captives dans les décombres du tremblement de terre qui avait ravagé l'île le 12 janvier 2010. On goûtait chez cet auteur né en 1983 une langue âpre et lyrique qui se déployait en courts chapitres. Ici la mélodie courroucée se déroule en une seule phrase, ponctuée par des retours à la ligne plutôt qu'un point, telles de brèves pauses pour reprendre son souffle. Oralité charnelle et références littéraires qui trahissent une curiosité universelle (Sôseki, Grisélidis Réal, Amos Oz), Makenzy Orcel, qu'il s'exprime par le vers ou la fiction, prouve avant tout qu'il est poète, et l'une des jeunes voix haïtiennes contemporaines les plus singulières. Sean J. Rose



MAKENZY ORCEL
L'ombre animale

ZULMA

TIRAGE : 3 500 EX.
PRX : 20 EUROS, 352 P.
ISBN : 978-2-84304-757-2



9 782843 047572



les livres de l'été

D'outre-tombe, la vie

Le poète haïtien Makenzy Orcel fait entendre sa prose singulière, au long du puissant monologue d'une femme morte qui fait revivre le quotidien d'un village.

L'Ombre animale
de Makenzy Orcel
Zulma, 352 p., 20 €

Parmi les voix puissantes qui portent aujourd'hui la littérature haïtienne, aux côtés de ses prestigieux aînés aux noms de Laferrière, Trouillot ou Frankétienne, Makenzy Orcel fait claquer, à 33 ans, sa prose poétique, frontale et explosive.

Il y a quatre ans déjà, *Les Immortelles*, premier de ses romans parus en France, faisait jaillir les mots brûlants d'une prostituée de Port-au-Prince après le séisme de 2010. Si de *L'Ombre animale* s'élèvent une fois encore les confessions d'une femme haïtienne malmenée par la vie, ce n'est pas d'un bordel mais de



son lit de mort qu'elle livre ses souffrances. Affranchie des tourments terrestres qui frappent au hasard : « *Maintenant que je ne suis plus de ton monde où l'on monopolise tout – les chances, la parole, l'amour, le pouvoir – et que j'ai enfin droit à la parole, à un peu d'existence, je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes*

mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra plus m'en empêcher, même la rigueur du temps (...) »

Le souffle de la trépassée s'échappant du tombeau rend vie aux fantômes de sa famille, fait danser les âmes qui peuplèrent son village haïtien crevant de pauvreté. Sa mère, « *Toi* », lointaine et soumise; son père, « *Makenzy* », grotesque et violent; son frère, « *Orcel* », presque mutique, avide d'océan; et puis le « *Maître d'école* », « *l'Autre* », « *l'Envoyé de Dieu* »... Au loin, « *la capitale, le beau pays des opportunités et des lumières partout* ». Ici, la mort qui rôde « *le jour comme la nuit avec son odeur d'oignon frit* ».

Par la course folle de ses phrases incandescentes, sans point ni majuscule, par son incantation exubérante lancée à la face de qui veut bien l'entendre, la défunte martèle aussi que l'extrême dénuement du peuple haïtien ne dit rien de sa richesse, à l'image de ce village de « *culs-terreux* », où « *les travailleurs de la terre et les marins rentraient avec des sourires à offrir à leurs familles* ».

« Je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer, aller au-delà de leur limite, rien ne pourra plus m'en empêcher, même la rigueur du temps »

Et de la noirceur d'outre-tombe remonte une lumière, que l'éclat brut des mots d'Orcel fait surgir. *L'Ombre animale* est un éclair, un espoir fulgurant, un poème macabre qui explose de vie. La revanche spectrale de cette femme haïtienne qui fut réduite au silence de sa condition, c'est sa parole, furieuse et essentielle. Sa revanche, c'est l'immortalité romanesque que lui offre l'auteur. C'est la littérature:

*« je ne suis pas morte
je vais à ma rencontre »*

Fabienne Lemahieu



La mort pour la vie



Makenzy Orcel
L'ombre animée
Zulma, 20 €.

Roman. Cet auteur haïtien ne raconte pas vraiment une histoire mais une chronique familiale, portée par la passion amoureuse insensée qui donne pourtant le sens de la vie. Il donne une voix à la parole des morts qui s'anime en soi. La narratrice parle à sa mère, la voix qui est Toi et tout y passe dans un flot de mots qui emporte le lecteur dans une lecture hypnotique. C'est Haïti et sa folie créatrice, au rythme de la respiration saccadée des virgules des longues phrases de Makenzy Orcel. La mort est là comme toujours en Haïti, omniprésente pour chanter la vie, le corps aussi et puis le rêve. (Hervé Bertho)



Rencontre avec Makenzy Orcel

Préaux-du-Perche.

Makenzy Orcel est né à Port au Prince (Haïti) en 1983. Poète et romancier, il abandonne l'université après des études de linguistique pour se consacrer à l'écriture. Il est l'auteur du roman très remarqué « **Les Immortelles** » (2010) pour lequel il reçoit le Prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres. En janvier 2016, Makenzy Orcel publie son 3e roman, *L'Ombre animale* (Éditions **Zulma**). Cette œuvre lui vaut plusieurs prix en 2016, dont le prix Louis-Guilloux et le prix Littérature-monde. En 2017, il est fait Chevalier des Arts et des Lettres de la République française.

Son 4e roman, *Maître-Minuit*, a séduit la critique, ainsi qu'Une

boîte de nuit à Calcutta coécrit avec son ami Nicolas Idier, paru chez Robert Laffont. Dans le cadre du projet « **Le Champ des Impossible Association Moulin Blanchard** » et grâce au soutien de Normandie Livre et de la DRAC, il est en résidence d'auteur à Perche en Nocé jusqu'au 15 janvier 2021 et anime deux ateliers d'écriture, l'un au collège Paul Harel de Rémalard avec des élèves de 4e, l'autre, grâce au soutien du Fonds territorial du Perche, avec les jeunes de familles de migrants de Nogent le Rotrou en partenariat avec ATD-Quart Monde.

Mardi 20 octobre à 20 h, il rencontrera le public à la salle des fêtes de Préaux du Perche, dans le respect des mesures de



Makenzy Orcel anime des ateliers au collège Paul Harel de Rémalard.

distanciation Covid-19. Au programme : rencontre, lectures à voix haute. Les personnes qui souhaitent prolonger la soirée autour d'un plat peuvent réserver

au Relais Saint-Germain Tel : 02 33 73 33 39 qui accueillera des convives dans la limite des places disponibles après la rencontre.